

DS 107

C 3

V. 2



FONDO EMETERIO
VALVERDE Y TELLEZ

NOTRE VOYAGE
AUX
PAYS BIBLIQUES

LA TERRE SAINTE

Mardi soir.

A une heure nous partons pour Bethléem. Ce voyage nous sourit de toute façon. On va y vénérer de joyeux souvenirs, ceux de la Nativité, et par une bonne route, la seule convenable dans toute la Palestine. Il va sans dire que nous nous accordons une voiture. L'occasion d'en user est trop rare pour ne pas la saisir. Des chevaux viendront nous rejoindre demain pour arriver jusqu'à Hébron.

Après avoir gravi le mont du Mauvais-Conseil, laissant à notre droite l'hospice Montefiore, et à gauche la maison de campagne de Caïphe, nous arrivons sur la plaine des Rephaïm ou des Géants, qui, d'après l'Écriture, était limitrophe de la montagne

Notre Voyage aux pays bibliques.

II - 1

011096

au-dessus de la vallée de Hinnom¹. C'est là que s'établirent les Philistins, montés pour combattre David nouvellement acclamé roi d'Israël. Sur l'ordre de Jéhovah, celui-ci leur offrit la bataille, et, les ayant mis en fuite, chanta son triomphe en disant : « L'Éternel a divisé les ennemis devant moi comme des eaux qui s'écoulent. » Le lieu fut nommé Baal Pharasim. Quelque temps après les Philistins revinrent encore, et Jéhovah dit à David : « Ne va pas au-devant d'eux, mais tourne-les et arrive sur leurs derrières, vis-à-vis des mûriers. Quand tu entendras des bruits de pas dans la cime des mûriers, hâte-toi de tomber sur eux, c'est l'Éternel qui marche devant toi pour les battre. » Et il les battit jusqu'à Gazer. La plaine qui s'incline vers le couchant est plantée d'oliviers, de vignes, d'amandiers et de figuiers. Les mûriers ont disparu depuis longtemps. Les Grecs sont propriétaires de presque toutes ces terres, d'ailleurs assez mal cultivées.

La citerne que nous traversons, et qui a son ouverture actuelle sur la gauche de la route, s'appelle le *puits des Trois Rois*. C'est là que les Mages, ces vaillants chercheurs de la vérité, auraient revu l'étoile à leur sortie de Jérusalem. La légende place aux ruines d'une ancienne église que nous trouvons non loin d'ici, le lieu où l'ange saisit Habacuc par les cheveux et le transporta subitement à Babylone, sur la fosse aux lions, à la yive satisfac-

¹ Josué, xv, 8.

tion de Daniel, qui reçut l'excellent pot de panade préparé pour les moissonneurs du prophète. Toute la raison qu'on a eue pour fixer ce site est, je crois, dans cette indication de l'Écriture qu'Habacuc était en Judée. Mais la Judée n'est pas toute là où nous sommes. On nous montre l'empreinte laissée sur le roc par Élie, qui, en fuyant la colère de Jézabel, s'endormit ici sous un genévrier, comme il se dirigeait vers Horeb, la montagne de Dieu¹. Mais d'Élie il n'y a probablement ici que le corps d'un évêque ayant porté ce nom et enseveli depuis cinq siècles dans la belle église du couvent Mar-Élias. Par ces massives constructions ce monastère rappelle tout à fait les forteresses du moyen âge.

Nous risquons de continuer la route à travers des traditions de plus en plus incroyables, et ce n'est pas à Jérusalem seulement que l'imagination des moines s'est exercée à créer de chimériques souvenirs. Voici, en effet, le champ des Pois-Chiches. On assure qu'il produisit jadis les lentilles si funestes à Ésaü. J'espère que les prêtres formés au séminaire de Beit-Djala, que nous voyons là-bas à notre droite, sur la hauteur, laisseront à l'ignorance et à la crédulité des Grecs le monopole de ces légendes. En Terre-Sainte, il ne faut rien inventer, mais chercher et constater. La parole est à la science, et non plus à la piété malsaine et mal inspirée. Nous en tenant simplement aux indi-

¹ III Rois, xix.

cations bibliques et à une tradition autorisée, nous pouvons dire que nous sommes à peu près au point de la route où Jacob, venant de Béthel, s'arrêta quand Rachel, son épouse préférée, fut prise des douleurs de l'enfantement. La crise était mortelle. Pour la rassurer la sage-femme lui dit : « Courage, tu as encore un fils ! » Mais elle, se sentant mourir, demanda que l'enfant s'appelât Ben-Oni, *filis de la douleur*. Jacob dit : « Non, ce sera Benjamin, fils de ma droite. » Et Rachel mourut, dit l'Écriture, et elle fut enterrée sur la route d'Ephrata, qui est Bethléem. Sur sa tombe le patriarche désolé éleva une pierre monumentale. Nous y voyons aujourd'hui un blanc ouély avec son dôme moderne. A l'intérieur est un sarcophage en dos d'âne très élevé et orné d'arabesques. Le site est authentique. En voici les raisons : Jacob mourant l'indiqua à Joseph¹. Moïse assure qu'il existait de son temps². Samuel dit à Saül que près de ce tombeau, sur la frontière de Benjamin à Tselets³, il rencontrera deux hommes qui lui diront : « Tes ânesses sont retrouvées, et ton père n'est plus en peine que de toi. » Josèphe fait mention de ce monument populaire parmi tous en Israël. Le pèlerin de Bordeaux et saint Jérôme l'ont vu. Au VII^e siècle une pyramide en marquait la place. Arculphe l'a visité alors. Depuis, les musulmans ont mis à le conserver autant de zèle que les juifs et les chrétiens.

¹ Gen., XLVIII, 7.

² *Ibid.*, xxxv, 19.

³ 1 Rois, x, 2.

Ce souvenir de Rachel et de la douleur de Jacob, qui avait servi sept ans et qui servit sept ans encore pour avoir cette jeune épouse, sans trouver que l'épreuve fût trop longue parce qu'il l'aimait, nous charme délicieusement en un lieu si vénérable. Ces croyants d'un autre âge avaient sans doute une sainteté plus facile que la nôtre, mais leurs mérites étaient grands, et ils ont admirablement présumé dans leur foi robuste à la réalisation de la sainteté humaine par le christianisme.

Laissons la route d'Hébron, prenons à gauche, et voilà Bethléem assise sur deux collines au levant et au couchant. Ses jolies maisons se détachent sur le ciel bleu, coquettement échafaudées, avec des teintes joyeuses que l'on ne retrouve guère qu'à Naplouse et à Nazareth. Par des terrasses couvertes de vignes et d'oliviers, la petite ville descend jusqu'aux vallons qui l'entourent de tous côtés, sauf au nord-ouest, par où nous l'abordons. Notre entrée se fait gaiement. Le cocher est fier de son équipage et de nous aussi. Il faut, d'après lui, que la cité entière soit aux portes pour nous voir. De fait il n'y réussit pas trop mal. Chacun semble nous sourire. C'est la première fois que je vois en Palestine des visages épanouis.

Après avoir traversé une sorte de marché, nous mettons pied à terre sur la vaste esplanade qui précède l'église de la Nativité et le couvent où nous devons être reçus. La grande partie de cette esplanade est un cimetière, mais les enfants l'égayent en y jouant à cheval fondu à travers les

croix, ou à la toupie sur la pierre des sépulcres. Pour eux le long abus est devenu un droit. Dans ce dortoir des morts, transformé en bruyant préau, le contraste est frappant entre le sommeil de ceux qui ne sont plus et l'agitation de ceux qui seront bientôt quelque chose. Les enfants de Bethléem ont bonne figure. Je m'arrête à les caresser. Presque tous parlent l'italien. Quelques-uns savent un peu de français. Ces natures semblent très conservées et franchement pieuses. L'un d'eux demande à me servir la messe demain; l'autre, il est fils unique, réclame des prières pour que son père cesse d'entraver sa vocation: il veut être missionnaire. Une jeune femme tient son tout jeune fils dans ses bras. Ce nouveau-né me rappelle Celui qui naquit ici il y a bientôt dix-neuf siècles, et dont nous venons vénérer le berceau. Je demande à le bénir et à l'embrasser.

Mais déjà les marchands nous entourent et nous obsèdent de leurs offres de services. Ces braves gens n'ont aucun respect des saintes émotions qui agitent nos âmes. Brutalement ils nous coupent les ailes en nous fatiguant de leurs propositions intéressées. On s'en délivre en leur promettant visite pour le lendemain.

Trois couvents entourent la basilique de la Nativité et la cachent presque entièrement. Au nord, celui des Latins avec son église de Sainte-Catherine, et l'ancien cloître qui est fort beau; au midi, celui des Arméniens, et à sa suite, vers l'orient, celui des Grecs, avec sa grande tour carrée, une de

celles que Justinien fit bâtir pour protéger les religieux contre les attaques des nomades et des incroyants. Nous entrons chez les bons PP. Franciscains, j'allais dire chez nous, car on y est parfaitement à l'aise. Après les politesses d'usage et un verre d'excellente limonade, qui est toujours bienvenu dans ces pays de soleil, nous prenons possession de nos chambres. Après quoi nous demandons à aller vénérer la sainte Grotte.

Les pèlerins russes l'ont envahie, et leurs fortes voix la remplissent des accents de leur foi et de leur enthousiasme. Il faut attendre qu'ils soient sortis. Pendant ce temps nous visitons la célèbre basilique de la Nativité. C'est peut-être le plus ancien édifice chrétien qu'il y ait au monde. Elle fut érigée par Hélène et Constantin sur un bois consacré à Adonis, qu'Adrien avait fait planter ici pour y insulter la foi des premiers chrétiens. Au ^v^e siècle les Pélagiens dévastèrent la basilique, mais au ^{vi}^e Justinien la répara. Quatre rangs de colonnes corinthiennes de six mètres de haut y forment cinq nefs. Celle du milieu est deux fois plus large que chacune des autres. Peut-être ces superbes monolithes rouges et veinés de blanc avaient-ils orné primitivement les portiques du temple de Jérusalem. La croix latine est parfaitement dessinée par la nef du milieu et le transept, qui sont de la même largeur, ce qui a permis à l'architecte de terminer les trois extrémités supérieures de cette croix par trois absides pareilles. Pour saisir cet harmonieux ensemble, il faut se

placer dans le sanctuaire des Grecs et suppléer comme on peut à l'insuffisance du regard, qui ne saurait embrasser tous les développements de la vaste enceinte depuis qu'un mur odieux a été bâti, il y a un demi-siècle, par les Grecs entre le chœur et le reste de l'église. Cette séparation n'est pas seulement un crime en architecture, c'est une cause perpétuelle d'irrévérances pour le lieu saint. Jusqu'à ce mur des Grecs, où s'ouvrent trois portes conduisant aux divers sanctuaires seuls désormais affectés au culte, la vieille basilique sert de promenoir aux fumeurs, de salle de jeux aux écoliers et d'asile aux mendiants. Par un reste de pudeur, on l'a protégée contre l'invasion des chameaux et des bêtes de somme en réduisant son entrée principale, sur la place qui fut jadis l'atrium, à une ouverture très basse et étroite où nous passons à peine.

Cet atrium, autrefois entouré de portiques dont la trace est visible, avait trois citernes pour les ablutions. Les femmes et les enfants du quartier viennent maintenant y remplir leurs amphores et leurs outres. Le vestibule, divisé en trois compartiments, est obscur et délabré. Comme toutes les anciennes basiliques, celle-ci n'est pas voûtée. Son toit en bois de cèdre repose sur les architraves et sur les murs superposés aux architraves de la nef centrale. C'est dans ces murs, hauts de dix mètres, que sont ouvertes les fenêtres cintrées éclairant l'édifice. On les orna, sous Amaury, roi de Jérusalem, de belles mosaïques dont des fragments

sont encore visibles. Une voûte richement décorée dut cacher autrefois ces boiseries nues, qui aujourd'hui font mal à l'œil. Le chœur est un peu élevé dans sa partie centrale. C'est sous cet exhaussement que se trouve la grotte de la Nativité.

Les Russes en sont sortis, nous pouvons y descendre. Des soldats turcs, tout comme au Saint-Sépulcre, gardent la double entrée de la crypte. Il paraît que c'est encore pour empêcher les chrétiens, hérétiques, schismatiques et latins de s'entre-tuer. On pourrait croire qu'il n'y a là qu'une odieuse insolence de l'islam. Eh bien, non, c'est motivé, et le religieux qui nous accompagne nous raconte, comme fort naturelle, une scène récente où il a fallu repousser avec des bâtons les Arméniens déterminés à faire violemment prévaloir leurs droits imaginaires. Dans le sanctuaire qu'ils occupent au bras gauche de la croix, ils élargissaient peu à peu leur tapis et barraient ainsi le passage aux catholiques, qui, tout en ayant le droit d'aborder par là l'un des escaliers de la grotte, n'avaient pas celui de fouler aux pieds les nattes des hérétiques. Or, par une belle nuit, les fils de saint François descendirent de leurs cellules avec d'impitoyables ciseaux pour rétablir les droits de chacun. Les Arméniens serrèrent les poings, mais, sous leurs scapulaires, les catholiques portaient de solides rotins. La milice turque intervint. La paix et le passage furent rétablis.

La crypte est à peu près de quatre mètres au-dessous du sanctuaire des Grecs. Elle serait abso-

lument obscure si vingt et une lampes d'argent n'y répandaient une pieuse clarté. La voûte a trois mètres de haut. Les murs sont revêtus de marbre et couverts de criardes tentures qui achèvent de me déconcerter. Finalement sommes-nous dans une étable, oui ou non? Si nous y sommes, par où entraient les bêtes qui ont dû y manger, puisqu'il y avait une crèche? Assurément elles ne descendaient pas par l'escalier où nous sommes passés. C'est une porte qu'il nous faut. Elle doit être quelque part, car je crois à l'authenticité de ce vieux sanctuaire; mais comprend-on la sottise des gens qui l'ont fermée et cachée? Ce que le fidèle cherche en venant ici, c'est le théâtre reconnaissable des événements racontés dans l'Évangile, et non des embellissements d'un goût plus ou moins douteux. Dans mes études exégétiques et dans mes méditations, je me suis toujours représenté qu'il y avait à Bethléem un caravansérail comme nous en avons déjà vus en Orient, c'est-à-dire un grand espace carré entouré de murs et appuyé d'ordinaire au roc où l'on avait creusé des grottes d'agrandissement. L'entrée consistait en un vaste passage couvert, s'ouvrant entre deux corps de bâtisse qui constituaient l'hôtellerie proprement dite (*καταλύμα*, *diversorium*), pour les gens. Autour d'une cour intérieure était le péristyle ou galerie couverte qui servait d'abri aux bêtes. Ce péristyle avait des prolongements dans les excavations du rocher qui constituaient des étables. Nous trouverons dans quelques jours la réalisation de ce véritable type

du caravansérail à Khan-Djoubb-Vouseph, au-dessus du lac de Génézareth. Marie et Joseph n'ayant pas de place dans le *diversorium* et ne pouvant rester au froid sous le péristyle, se retirèrent dans l'une des grottes où étaient les animaux.

Cette grotte, mentionnée par saint Justin au milieu du second siècle¹, est très probablement celle où nous sommes maintenant, car elle fut marquée de bonne heure par les amis et les ennemis de Jésus-Christ, les uns y élevant un sanctuaire au Verbe fait chair, les autres, pour chasser les chrétiens de ce lieu vénéré, y dressant des autels à l'amant de Vénus². Malgré tout cela il est évident que sa première condition d'authenticité est d'avoir une entrée rappelant en quelque façon l'entrée réelle ou possible, fermée ou détruite d'une étable; sans cela tous les témoignages les plus explicites et les plus anciens ne serviraient de rien.

Je suis très étonné que, sur tant de pèlerins qui viennent s'agenouiller ici, presque aucun ne se préoccupe de comparer ce qu'est la grotte avec ce qu'elle devrait être, et que tous se contentent de prier devant la crèche ou le creux du rocher qui la contenait, sans se demander par où les animaux y venaient manger. Volontiers, malgré les Grecs et tous les autres, notre foi, pour se satisfaire en

¹ 'Εν δὲ σπηλαίῳ τινὶ σύνεγγυς τῆς κώμης κατέλυσε. *Dial. C. Tryph.* § 78.

² S. Jérôme, *Epist.*, XLIX *ad Paulin.*

se trouvant elle-même raisonnable, soulèverait ces tapisseries, briserait ces marbres pour voir enfin et montrer à tous cette attestation indispensable d'authenticité : LA PORTE.

Qu'elle y soit, je n'en doute pas; mais qu'on l'ait fermée et cachée, n'est-ce pas odieux? Je donne mon nom à la première croisade qui s'organisera pour demander de toutes façons aux Grecs, aux Arméniens, aux Latins qu'on cherche et qu'on ouvre la porte du bœuf et de l'âne, c'est par elle que nous voulons entrer. J'estime qu'elle doit être sous le sanctuaire des Grecs et du côté de l'évangile. A ce point la grotte devait s'ouvrir en une large baie, que l'on ferma pour bâtir la voûte actuelle. L'enfoncement n'était pas profond; il se réduisait à une excavation très évasée ayant sa large ouverture sous le caravansérail. Il se trouvait à peu près au niveau du sol, et pour en faire une crypte on dut exhausser le parvis de la basilique. Voilà une hypothèse; mais pourquoi être ainsi réduit à les formuler au hasard? Des recherches dans le sous-sol donneraient des résultats décisifs et à coup sûr très consolants. Les petits escaliers par où nous descendons rappellent ceux qui conduisent aux excavations funéraires. N'autorisons personne à dire : « C'est ici un tombeau! » quand nous y vénérions le Berceau du Fils de Dieu.

C'est dans la petite abside revêtue de marbre blanc que la tradition fixe le lieu où Jésus serait venu au monde. Une inscription autour d'une

étoile d'argent, sous la table de marbre qui sert d'autel, nous rappelle l'ineffable mystère.

A quelques pas de là, dans le creux du rocher, était la crèche. L'autel, érigé vis-à-vis, rappelle la visite des Rois mages, quoique l'Évangile dise positivement qu'à leur venue l'Enfant-Dieu était dans une *maison*¹ et non plus dans l'étable. On comprend, en effet, que Joseph, arrivant peut-être sur le soir à Bethléem, n'y eût pas découvert, pour une première nuit, de meilleur asile que l'étable; mais il est difficile d'admettre qu'il n'y eût pas été plus heureux le lendemain, surtout après les manifestations célestes dont les Bergers avaient été témoins. Ici comme au Saint-Sépulcre, la raison d'être de ces petits sanctuaires multipliés est toute dans le besoin qu'éprouve chaque communion chrétienne de se sentir aussi riche que les autres en pieux souvenirs, et l'imagination crée aisément ce que ni l'histoire ni la tradition n'avaient indiqué.

Quoi qu'il en soit de ces divers autels, importants quand ils entendent préciser le *hic* d'un fait évangélique, utiles quand ils ne veulent qu'évoquer une idée et honorer un souvenir, c'est bien ici où près d'ici que Jésus est né de la Vierge Marie. On vénère le berceau des grands capitaines, des poètes inspirés, des artistes, des orateurs, des saints qui ont laissé derrière eux une traînée lumi-

¹ Le texte de saint Matthieu, II, 11, est catégorique : « Et entrant dans la maison, εἰς τὴν οἰκίαν, les mages virent l'enfant avec Marie sa mère, etc. »

neuse. Qu'est-ce que tout ce monde réuni à côté de Celui qui a conquis, réhabilité, transformé, sauvé le monde lui-même? Non, Bethléem, tu n'es pas la moindre d'entre les villes de Juda, car de toi est sorti le chef qui, depuis dix-huit siècles, conduit non plus seulement Israël, mais l'humanité. Ici le Fils de Dieu s'est pour la première fois montré dans notre chair. Il a voulu pour berceau une mangeoire; pour premiers témoins de sa beauté, l'âne et le bœuf; pour premiers adorateurs, les bergers; les grands de la terre sont venus ensuite avec les Mages. Qu'elle a été étrange son entrée dans la vie, mais combien plus étrange encore sera la porte par où il en sortira! Le bois de la crèche annonce celui de la croix. Que les desseins de Dieu sont aux extrêmes des pensées de l'homme! Je tombe à genoux, et ma tête s'incline sous le poids de cette sagesse, de cette puissance, de cette charité infinies dont le mystère m'écrase: *Scrutator majestatis opprimetur a gloria!* Demain je viendrai offrir ici le saint sacrifice.

Les chapelles de Saint-Joseph et des Saints-Innocents ont le tort de vouloir marquer l'une le lieu où l'époux de Marie fut averti par l'ange de fuir en Égypte, l'autre l'asile où les soldats d'Hérode vinrent surprendre les mères Bethléemites et massacrer les saints Innocents. C'est toujours l'in vraisemblable, l'imaginaire, l'impossible à côté de la vérité. Elles nous acheminent, à travers une galerie souterraine, aux tombeaux d'Eusèbe de Crémone, de Paule, d'Eustochie, et enfin du vaillant

luttreur qui fut leur maître et leur ami, saint Jérôme. L'oratoire où ce grand docteur travaillait pendant l'été termine notre pèlerinage souterrain. Pourquoi la piété a-t-elle si impitoyablement dévasté ces pieux souvenirs? La relique des saints a disparu, les épitaphes célèbres ont été enlevées; le froid règne dans ces lieux qui furent pourtant le sanctuaire de l'amitié la plus sainte, du travail le plus patient, du génie le plus viril. Nous nous agenouillons pour demander à l'illustre exégète des temps passés ce feu sacré qu'il eut pour la vulgarisation de la sainte Écriture. Il y a longtemps que je le répète à tous les échos et à tous les amis de l'Église: la grande réforme qui doit nous rajeunir ramènera tout simplement nos prêtres à l'étude des Livres Saints.

Nous rencontrons ici le P. Gardien du couvent qui préside à une réparation utile. On échange quelques mots aimables. Nous le reverrons ce soir. Il est quatre heures, des montures nous attendent, nous avons encore le temps d'arriver au Champ des Pasteurs. Je me trouve fort mal en selle, et comme mon inexpérience est considérable, je ne sais pas soupçonner que c'est parce que le baudet est mal sanglé. C'est un exercice d'équilibre instable qui trouble tout mon recueillement intérieur et ne flatte pas ma vanité. Deux moukres m'accompagnent et me soutiennent de chaque côté. Il suffirait que l'un d'eux, voyant le défaut de la cuirasse, me dit: « Permettez qu'on serre la sangle de la selle! » Tout finirait là. Mais comme les

baghchichs sont d'ordinaire en raison directe des services rendus, ils veulent multiplier ceux-ci pour accroître ceux-là. Ils trouvent donc très politique de me laisser dans une si mauvaise situation, jusqu'à ce qu'enfin je devine et je supprime la cause de tout le mal.

Sur notre route nous rencontrons la *grotte du Lait*. La légende dit que la bonne Vierge, ayant perdu son lait parce qu'Hérode voulait faire mourir le petit Jésus, le retrouva ici et avec une telle abondance, que des gouttes tombaient à terre. Depuis, les jeunes mères de Bethléem, quand elles sentent leur sein tarir, viennent ramasser ici un peu de poussière blanche qu'elles avalent pour demander à Marie de leur rendre le lait. J'ignore si cette faveur leur est régulièrement accordée, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que l'autre légende d'après laquelle la sainte Vierge, quittant Bethléem, aurait demandé que désormais toutes les femmes y fussent belles, semble s'autoriser d'indéniables résultats. Sous leur robe bleue rehaussée d'un corsage brodé en forme de plastron, avec leur coiffure en tronc de cône d'où retombe un long voile blanc, le front entouré d'un diadème de sequins, tandis que des bracelets et des bagues de toute couleur ornent leurs bras et leurs mains, les Bethléémitaires ont une beauté naturelle qui frappe tous les étrangers. Leur œil est grand et pur, le teint très blanc, les traits fins et corrects. La plus aimable modestie n'est pas le moindre de leurs attraits. Toutes portent au cou une médaille qui

constate la communion chrétienne dont elles font partie.

Un peu plus loin, sur notre droite, les restes d'une abside taillée dans le roc marquent la place d'un ancien sanctuaire bâti, dit-on, sur la Maison de saint Joseph. Pour rendre la chose plus croyable, et puisqu'on est dans le domaine de l'imagination, on pourrait ajouter qu'il l'avait achetée après la visite des Mages, avec les dons qu'ils avaient apportés.

A travers des sentiers impossibles, nous rejoignons nos montures qui attendaient au bas de la colline, et en cavalcade nous traversons Beit-Sahour, le *village des Bergers*. Ceux qui allèrent à Bethléem adorer l'Enfant Jésus étaient-ils de cette bourgade? Ce n'est pas probable. Ils devaient habiter Bethléem et avoir une sorte de domicile dans le caravansérail. C'est ce qui explique que, sur l'indication générale des anges, ils soient allés directement à la crèche où Jésus était né. Un puits, dit de Marie, a aussi dans Beit-Sahour sa vieille légende. Nous allons constater que l'eau dut y faire un bel effort pour remonter jusqu'à l'orifice, quand un homme sans charité refusa à la Mère de Dieu de la laisser boire au vase dans lequel il venait de puiser.

Après avoir descendu la cime pierreuse sur laquelle est situé le village, nous sommes dans la vallée où Jacob, après la mort de Rachel, planta sa tente, car c'est ici la place de Migdol-Eder, la *Tour du troupeau*.